

## Le miracle de sainte Honorine



Dans le soir qui tombe sur la forêt et sur la Seine, le bruit précipité d'un galop de cheval. Débouchant de la sente qui longe le fleuve et vient du petit village d'Herblay, un cavalier apparaît, lancé à fond de train, piquant droit sur les premières maisons de Conflans.

Maisons en avant desquelles s'élève une barricade sommairement bâtie de troncs d'arbres renversés, de lourds rochers et de charrettes enchainées les unes aux autres. Un passage en chicane, sur le côté, peut permettre à un piéton de se glisser de part ou d'autre de cette défense, grossière, mais solide.

À peine le cavalier est-il en vue que, derrière cet enchevêtrement, un cornet à bouquin sonne à deux reprises quatre notes aiguës.

Immédiatement, le sommet de la barricade se garnit de vingt têtes curieuses dressées en alerte, et au-dessus desquelles pointent, dans les rayons du crépuscule survenant, des lames de faux emmanchées à revers, des pointes de piques et des tridents de fourches.

C'est l'alerte.

En même temps, dans les rues de Conflans s'entendent des appels, et le bruit de dizaines de sabots claquant sur le sol en courses précipitées.

Très promptement, derrière la barricade et sur les toits des maisons, des silhouettes apparaissent, prudemment défilées, dont certaines brandissent des arcs et les autres des frondes qui commencent à tourner.

Une voix s'élève :

— Que personne ne tire sans mon commandement. Laissez arriver sur nous ce qui débouche là.

D'un toit, une réponse tombe au bout d'un instant :

— Un cavalier seul. Personne à sa suite.

Les têtes curieuses sous les bonnets de drap se haussent par-dessus la crête de la défense.

Sans hésiter, ouvertement, le cavalier fonce droit devant lui.

Et à trente pas de la barricade, le cheval haletant, fourbu, les flancs battants, s'affaisse pesamment sur le sol. Le chevalier se dégage par un bond de côté, et, levant les mains afin de montrer qu'il est sans armes, il crie :

« Les Vikings ! Les Vikings arrivent ! »

Une clameur d'angoisse lui répond. La barricade se hérisse de cent visages effarés.

Immédiatement, trois des défenseurs se glissent par l'étroit passage de la chicane et courent à l'arrivant, juste à temps pour le recevoir dans leurs bras : car le malheureux, presque aussi épuisé que son cheval abattu, porte au dos une blessure qui saigne. Et il murmure :

« Un coup de hache, au moment où j'ai volé le cheval pour venir vous prévenir. »

Du haut de la barricade, une voix s'élève :

« Sonnez l'alarme partout. Garnissez les défenses. Enfermez les enfants et les bestiaux dans les caves et les crèches. Sonnez le tocsin pour prévenir les campagnes. Et vous autres, amenez le messenger à l'intérieur de la ville. »

Immédiatement, un brouhaha de courses et d'appels que domine, au petit clocher tout voisin, le battement précipité du tocsin. Tandis que les trois volontaires venus à la rencontre du messenger le prennent au corps et l'emportent à grandes précautions pour lui faire franchir sans heurts l'étroit passage laissant accès à la défense, accès qui est immédiatement bouché par des poutres entrecroisées.

Le blessé se voit entouré de figures apitoyées. Il est étendu sur un brancard et deux femmes s'empressent de lui donner les premiers soins.

Sur lui, un nouveau venu se penche, qui interroge : « Tu m'entends ? »

— Oui, balbutie le blessé.

— Tu vas pouvoir me répondre ?

— J'essaierai, murmure la voix, faible mais distincte.

— Je suis Thomassin, échevin de Conflans, et chef de la défense.

— Moi, articule le blessé, Regnault, des bateliers de Paris.

— Et c'est de Paris que tu arrives ?

— De Paris assiégé, oui.

L'homme a une défaillance. On le fait boire à longs traits.

— Repose-toi un moment, propose Thomassin. Le blessé fait un effort désespéré :

— Non. Je parlerai. Depuis trois jours, les sept cents barques à têtes de dragon et les trente mille Vikings de Siegfried et de Rollon donnent l'assaut suprême aux murs de Paris. Les tours et les ponts de la Cité sont assaillis sans arrêt nuit et jour. L'évêque Gozlin, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Ebbles, le comte de Paris, se multiplient pour assurer la défense.

Sous les carreaux de flèches, les pierres, l'huile et l'eau bouillantes, pas un de ces bandits n'a pu encore mettre le pied dans l'île. Mais, devant le danger, Hughes, l'Abbé, a décidé d'envoyer dans toutes les directions des messagers chargés d'alerter toutes les villes et d'appeler des secours. Je suis l'un de ces messagers.

Sur ce dernier mot, l'homme défaille une fois encore. Autour du blessé et de Thomassin, les hommes se regardent consternés, tandis que, à la sonnerie du tocsin, répondent maintenant d'autres cloches et les longs appels de cornets à bouquin et de trompes de cuivre.

Le blessé a rouvert les yeux. Il sourit faiblement. Et la voix un peu sourde, il reprend :

« Je suis parti hier soir, en me glissant dans les roseaux de la rive nord de la Seine. J'ai passé plusieurs heures caché dans un fourré à quelques pas d'un campement où, autour d'un feu, des chefs Vikings interrogeaient un homme qui buvait avec eux et les renseignait.

— Un homme que tu connais ? L'autre incline la tête :

— Oui, malheureusement. Un certain Grimoald, descendant d'une famille qui se dit romaine, riche et possesseur d'un domaine dans la région d'Achères.

— Un traître, alors ?

Un grondement sourd parcourt les rangs des hommes en armes qui se pressent autour de Thomassin et du blessé.

— Il parlait de bonne entente avec ces chefs. Il les renseignait sur les environs. Et il leur a dit que, à sa connaissance, chez vous autres, à Conflans, il y avait un rassemblement de provisions et d'armes à défense assuré par des villageois, des paysans, des bourgeois, tous gens dont un assaut à l'improviste aurait vite raison. »

Le grondement devient un cri de rage poussé par trente poitrines à la fois. Mais Thomassin exige le silence.

Thibault reprend :

— Ce Grimoald s'est offert à conduire une flottille viking qui descendra la Seine, doublera les trois îles d'En Haut, d'Herblay et de Conflans dont les trois masses boisées dissimuleront son approche, et viendra, à la faveur de la nuit, remonter l'Oise pour vous attaquer par surprise.

Cette fois, devant la révélation de l'immense péril, c'est un silence complet, celui de l'angoisse.

Thomassin interroge encore :

— Et alors ?

— Alors, continue Regnault, de ma cachette, j'ai suivi les préparatifs, j'ai vu équiper trois bateaux-dragons et une douzaine de barques longues. Puis, je me suis coulé doucement vers le pré où ces Vikings ont parqué les chevaux et les bestiaux dont ils se sont emparés. Et, profitant de ce que, du côté de Paris, s'élevait le vacarme d'un nouvel assaut parmi les flammes et les fumées, les cris et les incendies, j'ai volé une jument, en abattant le gardien, mais il avait sa hache et il m'a blessé. J'ai pu tout de même enfourcher la bête, et j'ai couru sur son dos pour vous prévenir. L'attaque aura lieu cette nuit qui vient.

— Et elle sera bien reçue, compagnon, grâce à toi ! Tu nous as rendu un service que pas un habitant de Conflans n'oubliera, je te le jure.

Vers les infirmières volontaires qui soignent le malheureux épuisé par l'effort qu'il vient de faire, Thomassin s'est tourné :

« Femmes, à vous le blessé. Emportez-le dans un abri sûr et ne le quittez point. Il est le sauveur de notre ville. Nous, mes amis, alarme partout ! Dizainiers et centeniers, rassemblez

vos hommes aux points prévus autour des retranchements. Pas une lumière, pas un feu, pas un cri. Les Vikings ignorent que nous sommes informés : si chacun de vous obéit strictement, qui croyait surprendre sera surpris, et pris. Allez, tous. La cité est en danger. »

Sans un mot, avec une obéissance et une rapidité montrant quelle autorité Thomassin a su prendre sur ses compatriotes, les hommes, armés de la manière la plus disparate, glaives, couteaux, massues de bois et de fer, se mêlant aux faux, aux arcs, aux piques, se portent aussitôt aux différentes issues de Conflans, toutes barrées de la même manière à la fois sommaire et robuste. Tandis que, malgré d'assez vives protestations de la part des plus âgés, les enfants sont rassemblés dans les demeures situées au centre de la ville et, partant, moins exposées. Les femmes, qui ont exigé leur part du péril, se placent en arrière des défenseurs à qui elles passeront, le moment venu, flèches et pierres, ainsi que les torches préparées pour enflammer les bûchers de bois résineux destinés à éclairer le champ de bataille et à faire porter à l'ébullition les marmites d'eau et d'huile.

Puis, sur l'ordre du chef si bien choisi par les habitants, une patrouille d'une dizaine d'hommes part en reconnaissance avec défense de prendre contact avec l'ennemi. Et dans l'attente du combat, les deux tiers des défenseurs s'étendent sur le sol au repos, le dernier tiers garnissant les barricades.

Alors, nuit entièrement tombée, un ciel merveilleux étincelant d'étoiles se déploie au-dessus de la ville qui semble profondément endormie dans la plus tranquille quiétude.

Thomassin et les six compagnons dont il a fait ses officiers d'ordonnance s'installent sur le toit plat d'une maison qui domine l'ensemble des défenses et va servir de poste de commandement.

L'attente commence, qui semble interminable.

Au bout d'une heure, trois ombres furtives se glissent jusqu'à Thomassin qui les reconnaît :

— Maître Fulbert et vous, mes deux bons frères moines, que venez-vous faire auprès de moi ?

— Simplement ceci, Maître Thomassin. Puisque, fuyant Graville incendié par ces pirates sans foi ni loi, j'ai pu vous apporter ici la précieuse châsse de la bonne et puissante sainte Honorine, sauvée des profanations, ces deux frères et moi, vous demandons la permission de promener dans cette ville en proie à l'angoisse, ces reliques insignes afin de donner plus de confiance encore aux défenseurs et de leur assurer le secours du Ciel.

Et comme Thomassin hésite à accorder une autorisation peut-être dangereuse, à la fois pour la châsse d'or et d'émail et pour les habitants qui, d'un moment à l'autre, peuvent se trouver jetés en une furieuse bagarre contre de rudes adversaires entraînés au métier des armes par des années de combats, de navigation et de pillages, maître Fulbert explique :

— Malgré le danger qui nous étreint cette nuit, nous ne saurions oublier que demain est le saint Dimanche de Pâques. L'imminence de cet épouvantable péril nous convie à célébrer mieux que jamais et d'un cœur plus fervent cette glorieuse journée de la Résurrection, pour laquelle, cette année, justement, afin d'y associer dans la joie tous les enfants de Conflans, garçons et filles, ces bons moines et moi avons préparé des corbeilles d'œufs durcis et peints que ces petits attendent avec toute la gaieté de leur âge, et que, au cours de la procession dont je vous fais la proposition, nous pourrions leur distribuer immédiatement...

Puis, à voix toute baissée, Fulbert ajoute :

« Maître Thomassin, je connais ces féroces Vikings. J'ai vécu les heures du massacre de Graville dont je suis un des seuls réchappés avec les reliques que j'ai sauvées. Laissez-nous faire cette largesse à nos petits. Qui sait si demain à pareille heure, nous ne serons pas tous ensemble admis, par le martyre, à fêter Pâques en Paradis. »

Thomassin, dans l'ombre, a froncé les sourcils. Il hésite dix secondes.

Puis, réprimant un frisson à l'atroce prophétie du Normand de Graville réfugié à Conflans, il approuve :

— Soit, maître Fulbert. Seulement faites vite, pendant que nous sommes encore dans l'attente. Et veillez à n'exposer personne inutilement.

Un remerciement rapide. Déjà Fulbert et les deux moines ont disparu dans l'ombre ; et Thomassin reporte toute son attention sur la ligne de l'horizon où le fleuve fait briller sous les étoiles un petit scintillement irrégulier.

Et des moments passent encore, tandis que bientôt, à l'intérieur de la ville, une sourde rumeur indique que Fulbert et ses compagnons, portant châsse et paniers d'œufs, ont commencé la tournée des caves et des crèches où, tout tremblants, les enfants attendent avec anxiété la suite des événements.

Soudain, le chef et ses lieutenants ont un sursaut. En contrebas, dans l'ombre, des silhouettes apparaissent, qui courent sans faire aucun bruit :

« La patrouille ! »

Thomassin, laissant deux de ses seconds au guet, se précipite vers la barricade de la principale entrée : il arrive juste au moment où les hommes envoyés en éclaireurs effectuent la retraite précipitée qui leur a été ordonnée.

Le premier qui paraît articule dans l'essoufflement :

— Les voilà.

— Nombreux ?

— Plus que ne l'a dit le Parisien.

— Combien ?

— Six bateaux à proues en têtes de dragons. Chacun est soutenu par deux barques longues remplies d'hommes en armes. Contrairement à leur coutume, qui est de hurler pour effrayer leurs adversaires, ces Vikings avancent en silence. Ils sont certainement persuadés qu'ils vont nous surprendre en plein sommeil.

Sans relever le propos, Thomassin distribue immédiatement des ordres rigoureux ; ni cri, ni geste : les ennemis doivent pouvoir arriver jusqu'au pied des défenses. Et c'est au commandement seulement que la riposte doit s'abattre, foudroyante. La victoire et le salut sont à ce prix.

La consigne court de rang en rang, de porte en porte, de barricade en barricade. Sa trompe de bronze en main, le sonneur se place à côté de Thomassin, prêt à porter l'embouchure de cuivre à ses lèvres.

Cependant, un murmure passe en frémissant, aussitôt réprimé :

« L'ennemi... »

Vers le fleuve, les yeux accoutumés à l'obscurité aperçoivent des taches plus sombres qui rompent le doux scintillement des eaux sous les étoiles : les unités de la flottille viking.

En même temps, quelques légers bruits étouffés rompent le grand silence de la nuit :

— Ils ont enveloppé leurs avirons avec des étoffes pour éviter le choc dans l'eau, murmure un batelier de Fin d'Oise.

— Chut !

La consigne de mutisme se répète à nouveau.

Là-bas, les bateaux-dragons et les barques longues ont mis bout à terre. Et malgré les extrêmes précautions que prennent les assaillants, on entend cependant des froissements d'armes les unes contre les autres, et des bruits d'eaux foulées par des hommes qui, sous le poids de leurs cottes de mailles, ne peuvent s'empêcher de sauter à mi-corps un peu lourdement dans le fleuve.

Puis, dans le sable de la berge, une masse plus sombre s'épaissit : la colonne d'assaut qui se forme.

Et qui, à présent, commence d'avancer précautionneusement, pirates et chefs évidemment persuadés qu'ils vont saisir des gens endormis et ne se doutant de rien.

« Attention au signal du cor. »

La consigne passe de rang en rang.

Mais les choses se précipitent avec une telle rapidité que Thomassin n'a le temps, ni de se rendre compte si la procession des reliques de sainte Honorine s'est arrêtée, ni si maître Fulbert et ses moines ont été informés de ce qui approche dans l'ombre.

Car maintenant, la masse des assaillants, toujours muets, contre leur constante habitude, s'est déployée en un demi-cercle. Puis, bien renseignés par le traître sur la disposition des diverses entrées de la ville, les Vikings, au pas de gymnastique et en masse hérissée de casques, de cottes de mailles, de boucliers allongés, de lances, de piques, de haches et de lourdes épées, se ruent à l'assaut de la grande barricade, — qu'ils pensent déserte et vide.

À la même seconde, éclate une note de cuivre : le cor qui sonne.

D'un seul bond, les défenseurs sont debout, garnissant la crête de la défense, en même temps que, sous le jet adroit d'une demi-douzaine de torches, les bûchers de bois résineux disposés à une dizaine de pas en avant de la défense s'enflamment tous ensemble, projetant des lueurs éclatantes qui laissent adroitement la barricade dans l'ombre, mais placent en pleine lumière et éblouissent à l'improviste les pirates sur lesquels, en même temps, s'abat un tourbillon de flèches et de pierres sous l'avalanche desquelles les premiers rangs, fauchés, culbutent lourdement les uns sur les autres.

Et de la ville entière monte un immense cri, hurlé par des centaines de poitrines :

« Mort aux Vikings ! Victoire à la Croix ! »

Comme l'a voulu le chef Thomassin, bon tacticien, la surprise est complète de ceux qui croyaient surprendre.

Sous le coup si bien asséné, la masse des assaillants s'immobilise, tout empiégée, au premier rang, de morts et de blessés écroulés les uns sur les autres dans un désordre inouï. Des cris de rage se mêlent aux cris de douleur. Et sous les lueurs vacillantes des bûchers lançant vers le ciel de hautes gerbes de flammes et d'étincelles, les Vikings marquent un soudain recul.

Recul qui est salué par une vibrante acclamation partie des barricades. Et que soulignent les rauques appels des cors de bronze et des sonneries de cloches.

Mais les Vikings de Siegfried sont de rudes combattants rompus à toutes les surprises et toujours prêts aux redoutables ripostes.

Renseignés par le descendant plus ou moins métissé des Romains, qui s'est fait auprès d'eux le traître livrant les secrets qu'il peut connaître et dont il n'hésite pas à trafiquer, les

pirates, à qui cette trahison a fait entrevoir, en les exagérant d'ailleurs, les perspectives d'un riche butin et d'abondantes victuailles, ont vite reformé leurs rangs.

Dans sa rude langue norske, un de leurs chefs les harangue, expliquant sans doute qu'il y a là une surprise sans suite véritable, un traquenard tendu par quelques paysans qui ne tiendront pas devant un assaut régulier.

Et à l'ordre des chefs qui les reforment en trois colonnes parallèles, les Vikings, cette fois hurlant à pleine gorge, brandissant glaives et haches, se couvrant de leurs boucliers au-dessus desquels se montrent leurs heaumes à nasal, reprennent le pas de course et se ruent à l'attaque sous la lueur rouge des brasiers flamboyants.

En même temps, des rangs serrés, un chant s'élève dans une langue étrange, un chant hurlé à l'unisson sur un rythme scandé qu'accompagne le roulement des pieds chaussés de cuir et battant la terre, et aussi le choc régulier des glaives et des haches heurtant, fer contre fer, le bord des boucliers.

Arrêté, avec les deux moines porteurs de la châsse de sainte Honorine, au moment où, entourée de femmes et d'enfants, la petite procession débouchait dans la rue haute de Conflans, Fulbert ne peut retenir un frisson.

Il murmure :

« Le chant de guerre des Compagnons des Baies, des Frères de la Côte, le chant de bataille, de meurtre et de pillage, le Chant de Regnard Lodbrog qui a dominé les cris d'agonie des habitants de Graville massacrés en masse... »

Et, plus pour lui que pour ceux qui l'entourent, Fulbert, frémissant, ne peut s'empêcher de traduire à mi-voix la langue norske, qu'il connaît, malheureusement pour lui, depuis longtemps :

*« Nous avons combattu avec l'épée...  
 Nous avons creusé un fleuve de sang pour les loups,  
 Et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de cadavres.  
 La mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir,  
 Et les corbeaux nageaient dans le sang.  
 Nous avons combattu avec l'épée ! »*

Coude à coude, armes brandies, gosiers hurlants, ils sont plus de deux mille qui avancent ainsi, montant à l'assaut.

Et à la clameur de mort, à l'évocation sauvage des massacres passés, les défenseurs de la barricade répondent à pleine voix :

*« Kyrie eleison ! »*

Et c'est le nouveau choc.

Mais cette fois plus brutal, plus dangereux.

Malgré les flèches, les morceaux de cailloux pleuvant du rempart improvisé et culbutant les plus hardis des Vikings qui tentent d'escalader les troncs d'arbres et les charrettes, un deuxième et un troisième rang surgissent au sommet de ce branlant édifice de défense.

Le corps à corps commence.

La plus confuse, la plus dure des mêlées.

Glaives et haches heurtent piques, barres de fer, faux emmanchées à revers.

Et des deux parts, le sang ruisselle.

Des deux parts, des hommes chancellent, tombent. Morts et blessés s'enchevêtrent.

Et les blessures sont affreuses car les haches d'armes des Vikings ainsi que leurs lourds glaives entaillent durement les chairs. Tandis que les lames des faux emmanchées à revers tranchent les bras malgré les cottes de mailles, décapitent et font voler les têtes malgré les heaumes d'acier à long nasal.

Ébranlée par des chocs répétés et par ces corps à corps qui la secouent, la barricade commence de céder ; elle s'effondre par places. Et les Vikings rugissent en s'excitant les uns les autres, cependant que, soutenus par des renforts tenus exprès en réserve, les défenseurs de Conflans résistent avec la frénésie du désespoir.

Trois fois, les assauts des pirates se brisent contre la barricade au pied de laquelle s'entassent morts et blessés.

Trois fois, les hommes du Jarl Siegfried remontent à l'assaut.

Au quatrième échec, une trêve tacite s'instaure. Justement comme monte, à l'horizon de l'Est, la blême lueur du jour naissant, les deux partis restent chacun sur ses positions.

Les brasiers ne sont plus maintenant qu'un amas de cendres rouges effondrées sur elles-mêmes. D'ailleurs, leurs lueurs deviennent inutiles avec le commencement de l'aurore.

Thomassin, qui, atteint à l'épaule gauche d'un revers de glaive, a payé vigoureusement de sa personne, profite de ce répit pour passer les siens en revue, faire évacuer les blessés, emporter les morts à l'écart, renouveler les provisions de flèches, remplacer les armes brisées, et remettre en état les brèches ouvertes dans la barricade, en même temps qu'un contingent de nouveaux défenseurs s'installe à la place de ceux qui ont si vaillamment soutenu et repoussé l'attaque nocturne et ses vagues successives.

« Attention, chef. Ils se reforment là-bas », annonce une voix.

Reculés hors de la portée des flèches, les Vikings à grands hurlements pleurent leurs morts et, vers les navires, emportent leurs blessés tout en proférant d'horribles menaces. Égaillés de-ci de-là, leurs archers échangent des flèches avec ceux de la défense. Tirs d'ailleurs à peu près inoffensifs, et qui ne se font que pour maintenir le contact.

Vers les vaisseaux-dragons, les chefs se concertent. À distance de vue, il semble qu'ils ne sont point d'accord, les uns prêts à reprendre l'assaut, les autres estimant sans doute que la bagarre a coûté trop cher, et menace de coûter plus cher encore si l'on veut la reprendre, avec un résultat incertain et l'espérance d'un butin peut-être très inférieur à ce que l'on avait escompté.

En tout cas il est évident que la surprise est manquée.

Non moins évident que les défenseurs de la ville, enhardis par leur premier succès, paraissent remplis d'ardeur et livreront, à coup sûr, un nouveau combat.

D'autant que, le tocsin ayant repris dans le clocher de l'église, Il se pourrait bien qu'entendant cet appel de détresse, les villages d'alentour envoient de nouveaux combattants à la rescousse.

Il y a donc une hésitation dans la trêve qui se prolonge.

« Serait-il possible que ces maudits renoncent à leur dessein ? » murmure à part soi le chef Thomassin dont, sous un pansement sommaire, la blessure à l'épaule continue de saigner lentement, rougissant les épaisseurs de linge qui la masquent.



Mais les Vikings sont gens tenaces et qui n'ont pas coutume de demeurer sur le dépit d'un échec. Le parti de la revanche l'emporte. Et les pirates reforment leurs rangs pour l'assaut nouveau.

Rendus méfiants par la dure manière dont ils ont été accueillis et les pertes qu'ils ont éprouvées, et en même temps ne voulant pas faire retour au camp devant Paris assiégé avec la honte d'un échec aussi cuisant, les Vikings ont changé de tactique. Au lieu de courir tous ensemble à l'assaut, à découvert, ils se sont formés par pelotons qui s'avancent, l'un à la suite de l'autre, de manière à remplacer ceux qui seront tombés à l'assaut et se relaieront.

Organisation qui peut être redoutable, en causant l'épuisement des défenseurs obligés de faire face sans cesse à des assaillants nouveaux.

Thomassin fronce le sourcil, se rendant compte du péril que courent les citadins et villageois qui se sont confiés à lui, et qui, très braves et enthousiasmés par leur premier succès, ne sont cependant pas de véritables soldats en face d'aussi redoutables assaillants.

D'autant qu'au moment où la première vague des Vikings se met en mouvement, un des seconds du chef de Conflans fait remarquer que la provision de flèches a singulièrement diminué : or, le vrai moyen d'arrêter l'assaut serait de faire plier chaque peloton d'attaque sous une grêle de traits afin d'éviter, ou tout au moins de retarder, le corps à corps sur la barricade même.

Déjà, le premier peloton d'assaut s'avance, d'ailleurs avec d'évidentes précautions : la leçon de la nuit a été dure, et la lumière du jour naissant montre la barricade réparée et menaçante.

Mais brusquement, derrière les défenseurs, d'étranges clameurs s'élèvent en même temps que, dans le clocher, une sonnerie éclate, précipitée, joyeuse. Et, entre les maisons, des cris montent :

« Pâques ! Pâques ! Alleluia pour sainte Honorine !

« Miracle ! miracle ! Noël pour la bonne sainte ! » Éperdus, le visage enflammé, derrière Thomassin deux hommes accourent et Fulbert qui, radieux, crie :

« Des armes, des armes, voilà des armes ! Miracle ! » Tous trois, à pleines mains, tendent d'étranges boules de toutes les couleurs :

— Des balles, des centaines de balles de fronde ! À la sonnerie de Pâques, sainte Honorine a fait ce miracle : tous les œufs préparés pour la fête et pour les enfants se sont transformés en pierres, et ces pierres sont de parfaites balles de fronde. Miracle !

— Et bataille ! hurle de toute la force de ses poumons Thomassin qui ne cherche même pas à comprendre. Frondeurs, visez à la tête !

Jetant les arcs qui n'ont plus de flèches, les épées et les masses, huit, dix, vingt combattants saisissent les frondes. Et tandis que derrière Fulbert et les deux moines, sur les épaules de porteurs, la châsse de sainte Honorine s'élève étincelante sous les rayons du soleil levant, et que, entre les mains d'enfants rieurs surgis de leurs cachettes, c'est en ruissellement une miraculeuse multiplication de pierres bien lourdes en forme d'œufs, un ouragan de cette étrange mitraille s'abat en rafales successives sur les Vikings effarés, brisant les casques, faisant éclater les cuirasses, assommant les hommes, et menant un tel carnage qu'au son des cloches sonnant Pâques à la volée, les Vikings épouvantés, laissent la moitié d'entre eux sur le sol, courent à leurs bateaux-dragons, à leurs barques, et s'enfuient à longs coups d'aviron.

Sous le ciel radieux, les cloches sonnent toujours et l'immense clameur des vainqueurs roule à travers la vallée : « Pâques, Pâques ! Et alleluia pour le miracle de sainte Honorine qui sauve la ville de Conflans ! »

